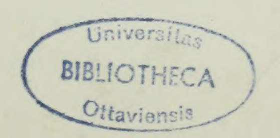
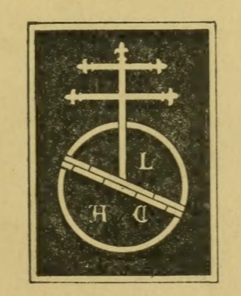
6-6-62



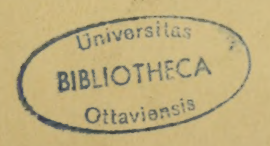
DOM HÉBRARD
BÉNÉDICTIN

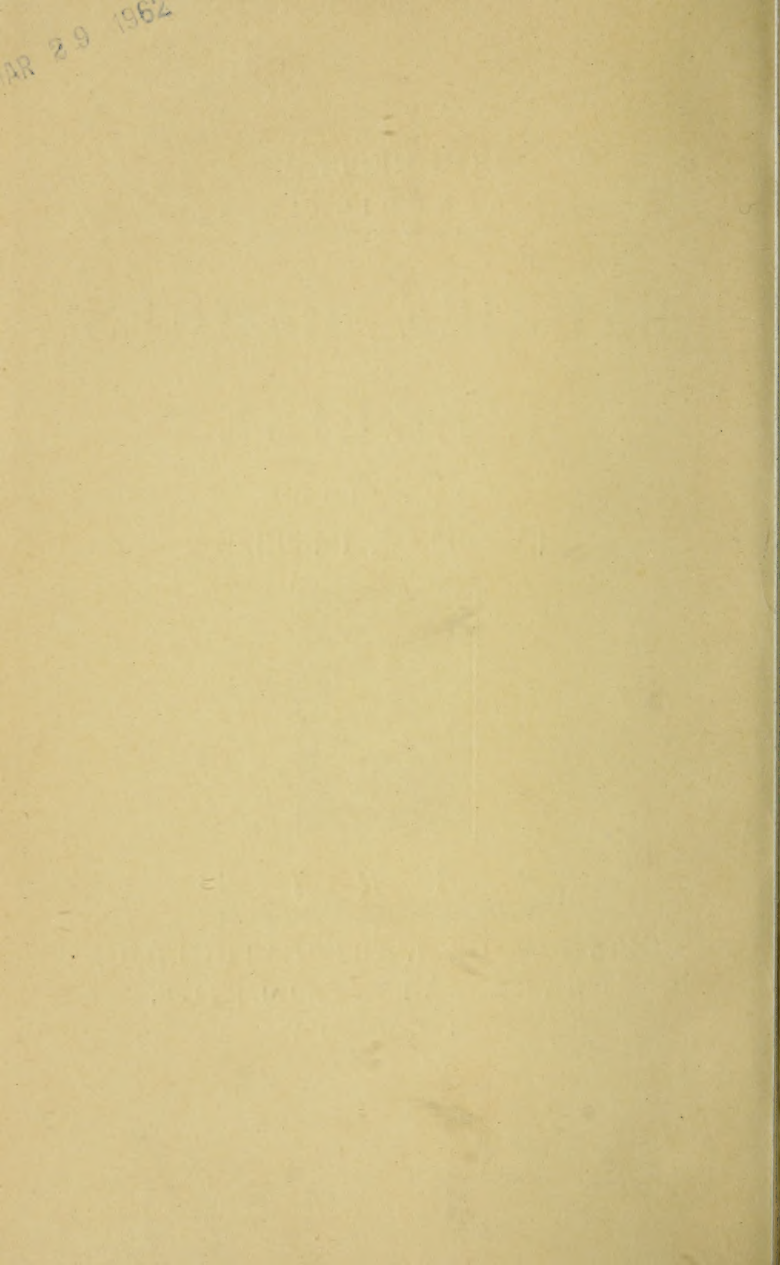
MAURICE BARRÈS
ET
L'ÉGLISE

POUR LIRE
LA COLLINE INSPIRÉE



PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART CATHOLIQUE
6, — PLACE SAINT-SULPICE, — 6
M CM XIV




AR 29 1962

DU MÊME AUTEUR

VIENNENT DE PARAITRE :

LA DISCRÉTION BÉNÉDICTINE (Essai psychologique).. 1 fr.

LE LATIN DES FRANÇAISES, Méthode psychologique, sans Maître, ni Grammaire, ni exercices de thème. Nouvelle édition, augmentée (5e mille). *Franco.* 3 fr. 75

(Ce Volume n'exige l'acquisition d'aucun livre supplémentaire.)

POUR PARAITRE EN 1914 :

LA VIE CRÉATRICE. — Esquisse d'une *Philosophie religieuse de la Vie intérieure et de l'Action.*

1re Partie : L'ENQUÊTE HUMAINE

L'ÉVANGILE de la Vie intérieure et de l'Action. (Études et réflexions.)

Le *Bulletin de St-Martin et de St-Benoît* en commencera la publication dans son numéro de Février. [*Abbaye St-Martin de Ligugé. Chevetogne* (*Belgique*). — Abonnement : France 2 fr. par an ; Étranger, 2 fr. 50.]

A

LA LIBRAIRIE DE L'ART CATHOLIQUE

DOM HÉBRARD
BÉNÉDICTIN

MAURICE BARRÈS
ET
L'ÉGLISE

I.

"POUR LIRE LA COLLINE INSPIRÉE"

II.

" L'ÉGLISE EST NÉE DE LA PRAIRIE "

LIBRAIRIE DE L'ART CATHOLIQUE
6 — PLACE SAINT-SULPICE — 6
MCMXIV

IMPRIMI POTEST

Chevetogne, 1[er] *Novembre* 1913.

FR. LEOPOLDUS GAUGAIN,

ABBAS LOCOGIACENSIS

IMPRIMATUR

Parisiis, die 16[a] *februarii* 1914.

E. ADAM. VIC. GENERALIS

AVANT-PROPOS

La présente brochure nous a été demandée [1].

Par principe, nous aurions sans doute été tenté de résister au désir de notre Éditeur. Mais les circonstances nous ayant appris qu'il était aussi opportun de dissiper quelques malentendus, involontaires ou calculés, au sujet de M. Barrès, que de préciser exactement sa situation actuelle à l'égard de l'Église, et de « relever — en quelque manière — le point » de sa pensée, nous livrons au public ces modestes pages.

Un de nos vénérés Évêques de l'Est nous

(1) Les deux études que l'on va lire ont été publiées en Juillet et en Octobre 1913 par *Les Cahiers de l'Amitié de France.*

écrivait en septembre dernier : « L'œuvre et la personne de Barrès méritent une attention toute spéciale, et une sympathie qu'on ne peut refuser à toute pensée vraiment sincère ».

Attention et sympathie, voilà bien la formule exacte. Quiconque juge M. Barrès sans l'une ou sans l'autre, manque sciemment ou non à un devoir; il risque d'égarer l'opinion catholique sur un homme qui, à l'heure actuelle, a droit à notre respect, à notre reconnaissance.

Si l'on veut critiquer sa *Colline inspirée*, ce n'est point en arguant de ses précédents ouvrages qu'il convient de le faire.

Car l'Esprit souffle où Il veut et quand Il veut. Et qui donc s'exposerait au ridicule de juger de la qualité de l'Épître aux Thessaloniciens [1], par les conversations et l'attitude de Saint-Paul antérieures à l'apparition du Chemin de Damas!

Nos Églises de pierre ont révélé à l'âme et au cœur de M. Barrès l'Église vivante du Christ. Le Barrès de *La prairie* est monté, sous l'im-

---

[1] C'est celle qu'on s'accorde à reconnaître comme la première dans l'ordre chronologique.

pulsion de l'Esprit, jusqu'au sommet de *La Colline*. Là, il a poussé un cri d'admiration puissant et poétique, qui s'est répercuté au loin en vibrants et sonores échos. Puis il s'est fait le défenseur — autorisé et écouté — de l'Église rayonnante de lumière qu'il venait ainsi de découvrir. Et il continuera, soyons en sûrs, parce qu'il est sincère autant qu'énergique.

Alors, que conclure?.. Ceci, qui s'impose à nous : L'*action* de M. Barrès qualifie ses intentions et *sa pensée*, authentiquement. L'une et l'autre, en leur fond, sont *catholiques*. Dès lors que nous nous trouvons en face d'un texte comme celui de *La Colline*, et qu'en certains endroits deux interprétations sont possibles, nous devons accorder à cet écrivain le bénéfice de la meilleure. Et nul n'a le droit de l'expliquer de façon péjorative, ni de créer entre ses formules de poète et nos formules dogmatiques un conflit troublant. Agir autrement, c'est faire de parti pris besogne mauvaise.

Car le principe de critique posé par l'auteur de l'Imitation au sujet de l'Écriture, s'applique à toute œuvre littéraire ; un livre doit être lu dans le même esprit qui l'a inspiré. C'est donc

aux rayons de la phrase svelte qui la couronne comme un phare et l'inonde de lumière, qu'il convient de parcourir *La Colline*, pour être sûr de ne jamais sortir du droit sentier des *intentions* de son auteur.

Peut-être nous permettra-t-on d'affirmer que, pour notre part, nous avons la certitude de ne l'avoir point quitté.

Dom HÉBRARD.

N. B. — Les pages qu'on va lire ne montrent qu'incomplètement le trésor de substance catholique renfermée dans *La Colline inspirée*. Nous nous proposons de le mettre au jour, s'il plaît à Dieu, dans deux nouvelles études, d'un intérêt vital et actuel. Peut-être alors se rendra-t-on mieux compte de l'indiscutable qualité apologétique de cet ouvrage contre lequel toute critique d'opposition, si toutefois elle n'est point radicalement insincère ou intéressée, devra finir par désarmer.

Abbaye Saint-Martin de Ligugé.
Chevetogne (Belgique).

1er Novembre 1913.

POUR LIRE

“LA COLLINE INSPIRÉE”

Il est des œuvres qui apparaissent dès l’abord comme des signes de contradiction. On discute fort autour d’elles. Et l’on fait d’ordinaire trop de bruit pour que les jugements se produisent avec sérénité et que jaillisse la lumière. « Taisons-nous, dirait Pécuchet, nous finirons alors par nous entendre ! »

La Colline inspirée, affirme-t-on, restera discutée. Tant mieux, à condition que quiconque en voudra parler commence d’abord par la lire et s’efforce de la comprendre. Quand un homme de la valeur de M. Barrès a porté avec amour son sujet pendant dix ou vingt ans peut-être, il semble que l’on soit mal venu à donner de lui une opinion soi-disant « critique », après l’avoir parcouru distraitement « à la cavalière ». Et si l’on peut de la sorte acquérir aux dépens de l’auteur une facile réputation d’esprit, il n’est

point par ailleurs moyen plus sûr de déformer sa pensée, de la rabaisser, de la trahir. Si l'on veut bien juger d'une œuvre, c'est des sommets qu'il faut la voir.

De ce point de vue, *La Colline inspirée* nous semble une œuvre forte, belle et bonne.

Puissante d'abord. Ce roman, paraît-il, est une histoire vraie. Mais cette histoire est éminemment dramatique et poignante. Au suprême degré elle est épique, car elle est la lutte de la nature contre Dieu, de la fatalité contre la liberté et l'amour. La scène est au pays lorrain. Regardez comme Barrès campe dès d'abord son premier personnage, la Terre. Il l'anime, la fait gigantesque, terrible, lui confère des puissances capables de tout écraser, tout anéantir. Léopold Baillard est son héros — et son jouet. Il participe à sa vertu dominatrice, mais alors qu'il se croit un chef, il est mû du dedans par les pressions terriennes et ancestrales. Tandis qu'il s'estime son Prophète, il n'est au fond qu'un instrument passif. Son Moi, dont il est si fier, n'a qu'une façade d'emprunt. Il lui manque ce qui fait le grand homme : la vraie liberté, celle qui subjugue les nécessités physiques, ordonne les intérêts, déconcerte les fatalités.

En regard, c'est Dieu, l'Invisible, incarné dans l'Église, la grande muette, dont le porte-

parole est tour à tour l'Évêque, le Père Aubry, le Père Cléach.

De la première page à la dernière, le duel a lieu, où se magnifient les puissances de la Terre, où s'exalte la vigueur de Baillard... L'homme paraît triompher, l'Église perdre du terrain... Mais alors se réalise le « *cum infirmor, tunc potens sum* » de saint Paul. Le Père Cléach, le champion de l'Église touche en Baillard le point marqué par Dieu, et, comme Israël dans sa lutte contre l'Ange, Baillard s'effondre, vaincu.

Voilà le drame. Il est terrible. Mais il révèle chez Barrès une incomparable puissance de poésie. Dans le fait historique, il a donné une vision superbe de l'immuable, de l'éternel; de l'individu il a extrait le type; du contingent, de la matière, il a fait jaillir le symbole, qui assure aux œuvres un intérêt profond, éminemment humain, durable. Aller ainsi au fond des choses, y saisir leur vertu latente, c'est l'indice d'un tempérament artistique de rare qualité.

Au regard de cette faculté de divination révélatrice, le lyrisme du style et la beauté des formes nous paraissent secondaires. Mais parce qu'ils lui ajoutent cependant un attrait, qui est une puissance, il convient de redire, après beaucoup d'autres, que *La Colline inspirée* est belle aussi par le détail. De l'avis de bons juges, jamais Barrès n'a employé « de couleurs aussi

riches, de nuances à reflets aussi séduisants ».

Plus que puissante et belle, cette œuvre nous paraît bonne. C'est sur ce point qu'il convient d'insister.

En qualifiant ainsi *La Colline inspirée*, nous n'entendons point signifier qu'on puisse lui faire sans discernement une place dans la bibliothèque de toutes les familles chrétiennes. Sans doute, on ne rencontre dans ce livre aucune page choquante ou qui puisse ternir l'imagination ; et il suffit par ailleurs de mettre le pied dans la rue ou d'ouvrir le meilleur des journaux, pour se trouver de suite en face de réalités autrement brutales et capables de désorienter les vertus novices et les timidités de bon aloi — que les deux ou trois points autour desquels on a voulu créer des « inquiétudes ». Mais la nature des problèmes qui sont agités dans ces pages et la vigueur de pensée qui s'y accuse, pourraient constituer un danger réel pour les esprits sans expérience et les cœurs avides de romanesque. Cette réserve faite, il n'est que juste de rendre hautement cet hommage à l'auteur, qu'il a su mettre au service du bien la magie de son style.

Les Confessions de saint Augustin n'offrent rien en pâture au sentimentalisme vague avec lequel on confond trop parfois la Bonté. Mais elles sont bonnes parce qu'elles rendent gloire à

Dieu, en proclamant cette vérité essentielle et féconde qu'en dehors de Lui et de son Christ, tout est vanité, instabilité, folie. Ainsi l'œuvre de M. Barrès.

Ce serait, je crois, trahir sa pensée que de parler de thèse au sujet de son livre. Mais on peut du moins dégager l'idée directrice de ce drame vécu. Au fond de tout, il y a la lutte éternelle du Moi et du non-Moi, de l'individuel et du social, du sentiment et de la raison, de l'hérédité et de la spontanéité, de l'autorité et de la liberté. L'histoire Baillard n'en est qu'un cas isolé, mais, grâce au talent de l'auteur, ce cas devient typique. Il donne désormais la clef de tous les cas analogues, il en dévoile les secrets ressorts.

L'homme actuel est le fils de la Terre. Il tient au passé qui l'a façonné longuement, pétri en quelque sorte, par toutes les fibres de son être physique. Son caractère moral n'est en somme que le fruit du paysage ancestral, de l'horizon coutumier aux générations primitives. Tout pèse sur lui : les saisons, les nuages, les vents, le soleil, les journées sombres, les renouveaux!.. Et dès qu'il se retrouve sur la terre natale, en présence des lignes immuables de la nature, tous les points de sa chair se mettent à tressaillir : la Terre vit en lui (*homo de terra terrenus*, dit S[t] Paul) ; elle le soulève, lui donne

un sentiment d'illimitée puissance. Son Moi s'exalte, se sent supérieur dans la porportion même de cette communion intime.

Ce sous-sol de la Personne humaine, d'où monte la sève par vagues irrésistibles, est païen, éminemment. La nature n'y reconnaît pas de maître. L'individu est tout : elle le sacre roi. Son Moi se suffit à lui-même ; sa volonté est sa propre loi, Qu'il s'appuie sur elle ; qu'il se retrempe dans sa force, et puis qu'il aille en triomphateur au milieu des hommes : ceux-ci, parce qu'ils sont infidèles à la Terre, aux ancêtres, au passé, doivent lui obéir et, s'il est nécessaire, être détruits.

Or, les conditions de la vie présente ne sont plus celles de l'époque des lointains ancêtres. L'Église a passé par là. Elle a appris aux païens étonnés que leur humanité puissante et rude, n'était pas la plus haute, la plus noble, et que leur personnalité pouvait grandir encore, à condition de se discipliner, de devenir ordonnée, harmonieuse. La spontanéité des barbares s'est alors assouplie, est devenue obéissante ; ils ont compris qu'une société hiérarchisée, une et multiple à la fois, avait le secret des destinées supérieures de la Personne. Ils se sont donc civilisés et, devenus enfants de l'Église, ils ont vécu par Elle une vie jusqu'alors insoupçonnée.

C'est au nom de l'amour que s'est opérée la conquête. Les pionniers du Christ se sacrifiaient. A mesure qu'ils défrichaient la terre, ils subjuguaient les âmes. Ils modifiaient l'horizon physique pour donner plus de jour aux esprits et aux cœurs. Mais ils n'ont pu détruire le sous-sol. Par leur incessant labeur, par le don ininterrompu d'eux-mêmes, ils l'ont sans doute amendé et lui ont fait porter de riches moissons. Celles-ci toutefois sont temporaires, et il faut, pour chacune d'elles, accomplir un nouvel effort.

De même, dans l'homme d'aujourd'hui, la couche ancestrale demeure intacte. Chacun de nous, d'une façon plus ou moins accentuée selon les races et les pays, est foncièrement individualiste. L'égoïsme le plus indompté est tapi dans le plus secret recoin de notre Moi. Le joug nous pèse. Notre « homme animal » attend toujours le moment de renverser les barrières sociales, de rompre l'ordre, de détruire l'équilibre auquel on a soumis ses puissances natives.

L'éducation peut un moment faire échec à cette révolte intime, mais il suffit d'un rien pour tout bouleverser. Que l'Autorité jusque-là reconnue comme légitime croie devoir imposer une contrainte au nom du bien social, pour peu qu'elle le fasse avec un manque d'égards dans

les formes et paraisse oublier qu'elle traite avec un individu dont elle a fait elle-même une Personne, alors elle apparaît oppressive, inférieure; le Moi exaspère son orgueil, devient soudainement dominateur et dur... L'orage éclate, rapide, détruit la moisson, et passe... laissant après lui une stupeur.

Comme pour la conquête, il n'est qu'un moyen de ramener au bien ce barbare révolté, d'ouvrir les yeux de sa raison aveugle : c'est de parler à son cœur, de lui faire sentir avec amour qu'il se trompe, que son jugement se fausse, que l'Autorité n'impose à ses désirs immodérés que les entraves nécessaires. Le rappel au devoir, comme la conversion, s'opère du dedans par la bonté paternelle,

L'Autorité peut l'oublier : les réalités humaines sont si complexes!... Elle peut ne tenir compte que des principes et non point des personnes. Et c'est alors que se produit l'irréparable. L'attitude de l'amour corrige le défaut d'aiguillage, apaise la tempête, ramène l'ordre et guérit; l'autre brise et sépare.

Prenons bien garde cependant que l'erreur pratique de l'Autorité n'atteint pas son droit, et n'autorise ni n'excuse le retour à l'individualisme. Car celui-ci est un recul. Il abolit la civilisation du Moi lentement opérée au prix du labeur des siècles.

La régression vers la barbarie qu'il opère trouve d'ailleurs sa punition rapide. Le paganisme est une forme de vie désormais impossible. Quiconque l'adopte commet une erreur fatale. Il se « désocialise », et du même coup perd contact avec le réel; il s'enfonce dans l'extravagance, il est en marche vers la folie. Un tel être est déséquilibré, sans point d'appui. Il ne fait plus, moralement, partie de l'humanité.

Et la situation ainsi créée paraît alors sans issue. Le révolté se raidit jusqu'à l'exaspération contre tout nouvel obstacle. Il perd le sens. Dans son orgueil invincible, il se ronge!... Et, d'autre part, le Supérieur, dont les intentions droites ont été méconnues, souligne ces excentricités; il s'en autorise pour estimer d'abord tout à fait opportunes les décisions prises contre cet insensé, pour les aggraver ensuite et agrandir démesurément le fossé de la séparation douloureuse, mortifiante.

Jusqu'au jour marqué dans les décrets divins où, éclairée par un événement fortuit, sollicitée peut-être par la détresse de cette âme aux portes de la mort, l'Autorité fait entendre à l'enfant prodigue les paroles du pardon apostolique, de l'amour suprême et victorieux. Et toute résistance cesse. L'ordre revient au sein de ce chaos; tout s'illumine à nouveau dans ce Moi

égoïste et obscur, parce que l'Esprit de Dieu a passé.

Au fond, l'œuvre entière de M. Barrès semble destinée à produire cette conviction et à démontrer comme par degrés qu'une grâce unique émane des représentants authentiques de l'autorité religieuse lorsqu'ils font le geste divin de la Bonté. De même que du Christ, une vertu sort d'eux, qui purifie, qui guérit, qui relève.

Par un procédé constant qui, pour quiconque n'en saisirait point l'inspiration directrice, paraîtrait pure répétition, il montre la hantise exercée par la terre natale sur l'âme de Léopold Baillard. Son emprise peu à peu s'affirme, et progressivement opère, sans qu'il s'en aperçoive, la dissolution de son Moi social, de son humaine personnalité. A la lettre, il est possédé : il ne s'appartient plus, c'est un aliéné. D'un être pareil que peut-il venir, sinon des actes incohérents, sans liaison aucune avec nos réalités coutumières?

Et voilà que soudain, dans cette anarchie de tout l'être moral, où domine l'instinct physique, où le paganisme des vieux temps mène une sarabande folle, tombe une parole de prêtre accomplissant son ministère de charité divine et de pardon... Une merveille s'opère alors ; l'enchantement destructeur s'évanouit, le sortilège cesse, les fantômes d'égoïsme s'en vont,

balayés, anéantis. Et Baillard redevient humain, social. Son individualité tumultueuse rentre dans le rang, et définitivement se discipline. Dieu la reprend, la pacifie, la surélève, la couronne. Et ce retour, cette conversion, sont le triomphe de l'amour, de l'Esprit, à la fois vivifiant et consolateur.

*
* *

En exposant ainsi, le plus objectivement possible, les idées qui forment en quelque façon l'armature de cette œuvre, nous n'avons encore fait que la moitié de notre travail : il nous reste encore à en dégager la philosophie, à en montrer la haute valeur apologétique.

Si l'homme qui se place hors des cadres réguliers de l'Église et de la hiérarchie devient aussitôt extravagant, insocial, s'il dégénère ensuite par dépressions successives et fatales jusqu'à la folie, jusqu'à n'apparaître plus que comme une sorte de loque humaine, c'est parce que l'Église est la forme sociale supérieure, où l'homme s'achève et donne sa vraie mesure en se disciplinant, en devenant sujet.

Mais l'Église — comme les Sacrements d'ailleurs dont elle est la gardienne et la dispensatrice — a été instituée pour les hommes. Cet individu, qu'elle limite, qu'elle domine, est sa

véritable fin. Parce qu'Elle est le Christ se continuant à travers les siècles, le salut des âmes — la rédemption du genre humain — est sa raison d'être. Elle a pour mission de créer de la vie surnaturelle et divine. Assujettir, pour libérer; conquérir, pour édifier : voilà son rôle d'amour maternel. Établie pour accroître et non pour détruire, Elle doit tenir compte du sol primitif, le retourner, y jeter les divines semences, y faire germer et jaillir les moissons d'éternité. Et ceci revient à dire que c'est du dedans, par l'amour qui pénètre jusqu'au fond intime, égoïste et insocial, de l'individu, qu'Elle doit faire son éducation, accomplir son relèvement, opérer son salut.

Ceux qui n'agissent pas ainsi croient sans doute — comme le P. Aubry — et fort loyalement, être ses serviteurs fidèles : en réalité, ils la trahissent, car ils n'en offrent aux hommes qu'une image déformée ou tout au moins incomplète. Les formules de vérité, dont l'Église est dépositaire, ont la Charité pour norme supérieure. En d'autres termes, elles ne peuvent avoir d'efficace et atteindre leur but qu'à condition de passer par une âme et d'y prendre une vie concrète, une puissance de vibration. Seul, le Verbe qui est chargé d'âme, qui porte en lui le Dieu vivant — *Verbum Dei* — peut prétendre à créer la foi.

Si jamais il fut bon que l’on ne perdît pas un instant de vue ces principes d’action féconde, c’est bien sans doute de nos jours où les esprits sont chavirés par les théories les plus contradictoires, où tout est remis en question dans le domaine de la pensée, et où l’intellectualisme pur n’a plus aucune prise sur les âmes contemporaines. Moins que jamais les raisonnements abstraits n’aboutiront à convaincre et à porter la lumière dans les cœurs. A vrai dire, malgré qu’on en puisse croire, il n’en fut jamais ainsi.

Comme François, ce frère discuteur et retors de Léopold, les hommes cultivés au milieu desquels nous vivons croient avoir contre nous des preuves rationnelles « redondantes ».

Que faire alors?... La partie serait-elle perdue pour nous?... Nullement. L’Église garde toujours les promesses de la vie éternelle.

L’apôtre de la société moderne se doit persuader d’abord qu’il n’aura aucune influence jusqu’au moment où, ayant dépassé la raison raisonnante, il aura pénétré jusqu’au cœur. Le langage rationnel ne vaut que par la vie intérieure, la Charité ; les formules ne sont efficaces que par leur dynamisme d’amour. Ne rien retrancher aux principes, ne point diminuer la raison, mais la rendre vivante, pénétrante, la faire resplendir dans un acte de bonté active, la préciser et l’infiniser à la fois par le don de

soi sous toutes ses formes, tel est le secret des conquêtes actuelles et futures. L'apologétique a pour loi essentielle d'être plus que jamais totalement humaine et non point seulement raisonneuse, concrète et non pédante.

La Colline inspirée apparaît ainsi comme une invite aux prêtres en quête des âmes de prendre cette attitude d'amour dans leur apostolat, s'ils veulent opérer les rédemptions qu'ils rêvent. N'oubliez point, leur suggère-t-elle, qu'il y a autre chose de plus important que la formation classique et livresque. Ayez l'intelligence des âmes et des opérations de l'Esprit du Christ. Il n'est si fort que parce qu'Il est mansuétude et douceur. Le secret des conquêtes de Jésus, c'est de n'avoir jamais brisé le roseau meurtri, ni foulé aux pieds la mèche qui fumait encore. Regardez le Père Aubry. Pour avoir écouté ces choses d'une oreille trop distraite lors de sa formation — car on a dû les lui dire et redire — il perd l'âme de François Baillard. Et il faut cette expérience, terriblement douloureuse à son cœur de prêtre, pour qu'il se rappelle combien il est nécessaire de tenir compte des hommes dans l'œuvre de la Grâce. Alors se forme en lui cette conviction qu'il existe un point, marqué de Dieu, par où leur cœur est vulnérable, par où la bonté peut s'insinuer et l'amour pénétrer dans leur âme de bronze...

Même chez les plus dévoyés, tant qu'ils n'ont pas péché contre l'Esprit et ne se sont pas hermétiquement fermés, ce point se trouve, et Dieu y passera. Les plus rebelles ne sont pas nécessairement établis dans une malice totale et incurable. Plusieurs ont assurément une sorte de bonne volonté à rebours. L'autorité contre laquelle ils s'insurgent n'est point, à leur sens, l'autorité authentique, mais sa contrefaçon. Ils en appellent à Dieu, qu'ils croient très réellement servir ainsi que nous l'apprend Jésus dans l'Évangile, de cette autorité incomplète, et à leur jugement toute formelle. Leur idéalisme excessif a faussé pour eux la vision des choses, défiguré la réalité. Tel est le cas de L. Baillard et de ses frères. Au fond de ces hommes, il y a un sol de sincérité, une bonne volonté qui, bien qu'étouffée par l'orgueil, attend la Grâce, la demande, et tout à la fois se trompe sur elle !

Cette constatation nous permet de répondre aux critiques adressées à l'auteur, et qui à notre avis ne portent point,

On lui a reproché d'abord d'avoir mis en scène trois prêtres prévaricateurs.

La déchéance du Prêtre est un malheur immense — et nécessaire : « *oportet haereses esse* », dit S[t] Paul. Telle est l'humaine condition. La preuve a commencé d'en être faite au

Cénacle et aux côtés de Jésus, pour que la foi des siècles à venir ne fût point entamée par ce scandale de douleur et de honte.

Les Baillard, ces hommes du reniement, sont les vivants exemples de ce que peuvent faire l'individualisme rebelle et l'égoïsme dominateur.

A leurs frères dans le sacerdoce, les faits eux-mêmes semblent dire : « Voilà ce qui vous guette si vous manquez de fidélité à votre société religieuse, l'Église. Elle est votre force, votre dignité ; c'est Elle qui vous consacre et place à votre front l'auréole... »

« Regardez, murmure l'auteur aux autres, et voyez ce qu'est le Prêtre qui a failli à sa mission d'obéissance : un être déchu, découronné ; un homme de misère profonde et d'impuissance radicale ; un fou dont tous les désirs de rêve s'abîment dans le néant. Son individualité factice manque d'ossature ; c'est un fantôme inconsistant qui va parmi le monde ; et s'il garde dans son attitude un reste de sa grandeur passée, le premier vent de tempête va le faire s'écrouler... Ne soyez donc pas dupes, mais ayez pitié. Passez auprès de ces ruines humaines : il flotte autour d'elles comme un parfum de sacerdoce... Gardez-vous de toucher les oints du Seigneur... Passez graves, émus, et ne raillez point... Au fond de cette poussière soupire

sans doute leur Dieu ; et Il est puissant pour relever les morts et redonner la vie !... »

L'autorité de cette exhortation muette devient singulièrement forte, du fait de la discrétion de l'auteur et de la qualité de son style. Lisez-le avec attention, et vous verrez que dans ces longues pages pas un mot ne détonne. Les choses les plus lamentables sont voilées avec une intentionnelle et méritoire pudeur. Même autour de ces êtres déchus, il a su maintenir constamment une atmosphère de respect, où l'air, grâce à la poésie intense qu'il y fait circuler, est continuellement baigné de lumière assainissante.

Au fond, cela se devine sans peine, il a idéalisé son sujet, ses personnages surtout. Ces terriens ont été, à n'en pas douter, moins nuancés, plus rudes, plus prosaïques, plus plats, qu'il ne nous les présente. Mais il avait le droit de refaire leur caractère moral d'après le dernier geste accompli par chacun d'eux au moment de la mort. Il a introduit de la consistance, de la logique et de l'unité dans ces âmes, leur conférant ainsi une grandeur. Ne le lui reprochons point, c'est un mérite : le vrai poète est un créateur.

D'autant qu'il en avait aussi le devoir. Et ce n'est pas la moindre preuve de sa supérieure maîtrise, que d'avoir su s'y soumettre comme

il l'a fait, sans défaillir. Ce lyrique révèle ainsi sa haute et noble conscience.

En ce sujet, dont un naturaliste aurait fait un récit répugnant et brutal, M. Barrès découvre de grandes leçons morales, humaines et religieuses. L'écueil était dangereux. Comment montrer la déchéance lamentable et si prolongée de trois prêtres, sans toucher au Prêtre ?... Or, il a su, avec un art consommé, montrer l'avilissement de l'individu qui a failli au devoir et qui s'enfonce progressivement dans sa folie, tout en sauvegardant sa dignité sacerdotale. Pas un instant le caractère du Prêtre n'est rabaissé en ces trois malheureux. L'Oint qui est en eux, éternel, conserve tout son prestige, son autorité religieuse, sa qualité sacrée. Et ce n'était pas chose facile !

Il y a plus. Par inadvertance, ou par opposition secrète, le discrédit pouvait aisément s'attacher aux Pères Aubry et Cléach, ces prêtres excellents, mais trop élevés en marge de la vie. Or, vous ne découvrirez rien de tel. Sans doute, il souligne leur formalisme, leur culture livresque. Mais cela même les défend. Si le premier perd une âme, si le second risque d'en faire autant, c'est pure inexpérience. Leur bonne volonté ardente, leur charité apostolique demeurent intactes, hors de conteste. Et la douleur de l'aîné, après son échec, est telle,

qu'il s'offre en sacrifice de repentance et de réparation, pour obtenir à son jeune confrère le véritable Esprit de l'Église, d'où lui viendra l'intelligence des hommes et la parole d'amour illuminateur.

Or, s'il en est ainsi, prenons-y bien garde, c'est parce que la vision de l'Église domine la pensée de M. Barrès, et qu'il y revient constamment, invinciblement si l'on peut dire, par toutes les avenues de sa pensée.

Pour lui, Elle est l'Immuable, « Celle qui est ». Ni les trahisons des uns, ni l'inexpérience des autres, ne portent atteinte à sa substance, ne diminuent sa vérité. Au-dessus de tout ce qui passe, Elle se tient, libératrice des consciences, ouvrière des personnalités fortes, société nécessaire aux hommes. Elle éduque, porte en haut, tire de la barbarie.

Seule capable de relier le passé au présent et de l'y faire revivre de façon bienfaisante, par une continuelle adaptation à l'expérience et aux réalités concrètes, Elle est l'armature cachée, puissante, de la Tradition nationale et de la vitalité du pays,

Durée au milieu du temps, Permanence au sein de la fluidité des choses, Force irrésistible au centre de tout ce qui meurt, telle on peut la définir. Quiconque s'attaque à Elle commet le mal : car il s'y brise d'abord, fatalement; puis

il retarde l'ascension commune vers une plus haute humanité.

Ceux qui ont reproché à Barrès d'avoir fait si grand le protagoniste de son drame, n'ont pas compris cette vérité capitale : il n'a magnifié son héros que pour mieux faire saisir, d'un coup d'œil, la prodigieuse stature de l'Église.

Le paysage expliquant l'homme dans ce qu'il a de profond, d'individuel, de substantiellement irréductible, L. Baillard devait être un idéaliste, rêveur d'épopées immenses.

Cet homme est essentiellement un artiste. Et dès qu'il arrive à la conscience de lui-même, le voilà en quête d'une matière où il puisse incarner sa vision grandiose. Il pétrit les choses d'abord sous la pression de son rude génie. L'Autorité, plus avertie que lui des limites du possible, impose une barrière à son ambitieuse conquête. Il se retourne vers les âmes et va les façonner d'après ses plans d'infinité mystique. Mais il divague, sort de l'humanité, échoue.

C'était fatal. Cet artiste est un homme d'instinct à qui a manqué le sens des réalités. Il a le don, mais il lui manque le métier, le doigté, le travail ordonnateur. C'est un incomplet. Car l'art est nature et société, solitude et discipline, individualisme et humanité. Il fonce en avant, sans règle, sans considération pour autrui. Aussitôt il devient malfaisant. Son art, de

magnifique apparence, se fait destructeur pour avoir méconnu les lois de la vie. Et son rêve ambitieux s'écroule, uniquement parce qu'il a, sous des apparences désintéressées, manqué d'amour vrai pour les hommes et caché un immense égoïsme. Baillard est un dilettante de l'action : il s'impose à tout, à tous, avec cette naïveté sans limites qui est la forme la plus dangereuse de l'orgueil insensé.

Le grand art, qu'il ignore, c'est l'Église qui l'enseigne en socialisant l'inspiration privée. Le génie religieux, comme l'autre, est une création de la spontanéité vivante, de l'individualisme profond, de la vie intérieure. Mais ce génie n'est pas esprit pur : il demeure attaché à la matière, et il ne peut vraiment la dominer de haut, donner sa vraie mesure qu'en se spiritualisant au contact et sous l'influence de l'Esprit divin vivant dans l'Église.

L'Église est comme le « lieu » du génie. Elle le fait échapper au pur instinct. En le divinisant, Elle l'humanise, Elle dilate à l'infini ses horizons, le rend capable de produire des chefs-d'œuvre. La Sainteté n'est rien autre chose qu'une merveille d'art, la plus vivante, la plus haute, la plus difficile aussi.

L'Église enseigne la science des limitations nécessaires. Elle ne tue pas l'inspiration. En la réglant, Elle la féconde. L'homme qui veut

durer doit aller à Elle, la reconnaître comme le complément indispensable, l'éducateur nécessaire et attendu de son Moi le plus intime, puis se plier finalement à sa loi d'amour. Du sacrifice jaillit la vie.

Toutes ces pensées sont hautes, parce qu'elles sont éminemment chrétiennes et catholiques. Elles obligent le lecteur à réfléchir, car elles forment comme la trame solide à travers laquelle Barrès a longuement fait passer le fil soyeux de sa pensée prenante et de sa brillante imagination. A ceux qui ne les auraient point remarquées et qui se seraient laissé fasciner par la magie du dessin et des couleurs, il faut les signaler, car elles font de *La Colline inspirée* une œuvre vivante, substantielle, qu'il sera nécessaire de méditer comme une page de philosophie après y avoir goûté le charme du roman et de la poésie.

Auprès de ces qualités de pensée et de forme, que pèsent les objections qu'on a cru devoir faire à cette œuvre?

Barrès, a-t-on dit, a voulu opposer le Romain et le Celte. Toutes ses préférences iraient à ce dernier, et il condamnerait la culture romaine.

Parler ainsi, c'est prouver qu'on n'a point lu l'œuvre de M. Barrès, ou qu'on l'a mal lue, ce qui est pire. En y mettant l'attention nécessaire, l'on y trouvera ceci : Le Celte, c'est le terroir,

le fond ancestral de l'individu. S'il vit, prospère, c'est par l'Église. S'il peut durer, vigoureux et fier, ce ne sera que par Rome. Mais s'il a besoin d'Elle pour se continuer et maintenir ses traditions anciennes d'idéal et d'héroïsme, Elle n'a pas moins besoin de lui pour être féconde *là*, à ce point de l'espace. Leur loi commune, c'est un mutuel amour, maternel pour diriger, filial pour obéir et croître. De cette collaboration intime, harmonie vivante, sortiront le triomphe de l'Église universelle et la gloire du pays lorrain !... Et si Barrès appelle cette communion — nécessaire à des titres divers — de l'âme de l'Église et de l'âme de sa petite patrie, s'il la célèbre aussi en des termes de vibrant lyrisme, qui donc oserait lui en faire un grief ?...

On s'est plu à relever dans ce Livre des négligences de style. Nous y avons reconnu surtout une admirable conscience littéraire et morale. S'il y a des négligences, elles sont rares, ne font point tache. Et le génie d'Homère avait lui-même de ces légers sommeils : *Quandoque bonus !...*

On a souligné qu'il n'avait rien dit du Christ. Mais est-ce donc n'en rien dire que d'exalter son Église ? Aurait-on voulu qu'il en parlât comme un de ses Docteurs, et qu'il trouvât pour Lui les accents d'un saint Bernard !... Barrès ne le pouvait pas. Il fait encore partie de ces « apo-

logistes du dehors » dont on a tant parlé. Toutefois l'on peut croire qu'il en conduit le chœur et qu'il en est le chef incontestable et par le talent, et par l'attitude.

Cet homme de désirs — *vir desideriorum* — et qui se cherche encore sur tous les chemins de la vie, cet homme marche vers l'Église, parce que c'est un homme de bonne volonté. Aussi bien son œuvre n'a pas seulement la valeur d'une défense générale des idées catholiques. Il y a plus dans ces pages qu'un trésor de riches pensées. Lisez avec sympathie, et vous y goûterez bientôt je ne sais quelle saveur prenante d'apologétique personnelle. Tout ce Livre est comme pétri d'émotion humaine.

L'âme de Barrès y apparaît tendue ; on sent qu'elle monte. Ce n'est point, à coup sûr, l'attitude d'un dilettante. Barrès est un lutteur et un sincère. Où va-t-il?... Il l'ignorait sans doute avant sa dernière œuvre : il commence maintenant à le pressentir. Lisez l'épigraphe de son livre : elle est empruntée à saint Augustin. « Nul ne sait ce qui se passe dans l'âme d'un homme, si ce n'est lui-même. Encore est-il que bien des choses de son intérieur échappent à son regard et lui demeurent cachées ! »

L'âme de ce sincère, on peut le croire, commence à sentir en elle des tressaillements profonds, précurseurs d'un être nouveau. L'étude

de son sujet qu'il a faite, ce semble, avec tant d'amour, a déposé en lui, comme un germe vital, une certitude : la Personne, sans l'Église, demeurera toujours sans sa forme dernière et parfaite. Or, a dit si justement Amiel, « l'inachevé n'est rien! ».... Vous voyez maintenant les conclusions qu'en peut tirer une âme d'artiste, pour qui la Beauté sous toutes ses formes est Vérité vivante, et dont toute la religion a été jusqu'ici le culte de son propre Moi!... Nous n'essayerons pas de pénétrer plus avant dans le mystère de cette conscience droite, mais on nous permettra bien de terminer maintenant par un vœu.

Brunetière affirme quelque part que le *Génie du Christianisme* devrait être refait tous les cent ans. La démonstration est excellente, assure-t-il, il s'agit seulement de la rajeunir en la parant aux regards des hommes de nouvelles beautés.

Cette pensée nous revenait en fermant *La Colline inspirée*, dont nous venons de terminer l'analyse. S'il est un écrivain, songions-nous, capable de recevoir de Dieu, à l'heure actuelle, la mission de prophète de la Beauté de son Église vivante, et d'apporter aux peuples la révélation de sa vie intérieure sous la forme de l'Art, quel autre le pourrait mieux que M. Barrès? Nul, peut-être, n'a plus de vie pro-

fonde et personnelle. C'est à elle qu'il a dû d'entendre l'âme de la Patrie chanter, dans nos cathédrales, sa mélodie séculaire et murmurer aussi sa complainte de deuil!... Le courage ne lui fait point défaut : par sa parole ardente au sein des assemblées politiques, il a ranimé pour nos sanctuaires religieux un respect attendri; il leur a suscité des gardiens protecteurs!... La Muse poétique en a fait son élu : son Verbe est capable de se hausser aux plus grands objets et de leur apporter une parure!... Cet homme rêve pour son génie quelque chose de rare, de sublime... Il cherche... il monte : on devine en lui je ne sais quelle nostalgie des hautes cimes, Sa devise doit être : Excelsior!... S'il plaisait à Dieu de toucher cette âme moins dure que le rocher de Moïse, quels flots de lumière, de lyrisme, d'amour et de foi l'on verrait un jour jaillir sur tous les croyants qui espèrent, sur tous ces écrivains qui se groupent en phalange de plus en plus nombreuse, forts de leur Idéal, attendant le Maître capable de les inspirer de son puissant exemple, de les conduire avec autorité.

Et le *Génie du Catholicisme*, qui naîtrait alors, consacrerait le génie de M. Barrès. Il passerait, indiscuté, dans le groupe des Immortels dont l'Église fait sienne la mémoire, et qui, plus sûrement encore que par tous les manuels sco-

laires, s'en iront, glorieux et entourés d'amour, jusqu'aux confins du temps !...

Et pourquoi pas?... M. Barrès est du pays de Jeanne... Demandons à notre Sainte de donner à notre Patrie et à l'Église une victoire nouvelle sur la barbarie, au nom de l'Art et de la Beauté.

En la fête de la Visitation.
2 juillet 1913.

“ L’ÉGLISE EST NÉE DE LA PRAIRIE ” [1]

Efforçons-nous de pénétrer jusqu’au fond des choses et de les contempler, par delà les mots et les formules, dans leur vivante réalité.

La Religion, c’est Dieu et l’homme. C’est aussi, et nécessairement, l’Homme-Dieu.

Ne nous attardons point à rechercher si, indépendamment de la chute, le Verbe se fût un jour incarné. Les uns disent *oui*, les autres affirment : *non*. Ce sont disputes d’écoles, très nobles assurément, mais à l’écart desquelles il est permis de se tenir, avec un respectueux silence, pour s’occuper seulement du concret :

---

(1) Nos lecteurs ont remarqué dans notre numéro de Juillet la subtile et pénétrante étude de Dom Hébrard sur la *Colline inspirée*. L’un de nous, cependant, conservant quelques inquiétudes sur certaines formules barrésiennes manifesta à l’éminent bénédictin le désir de recevoir quelques lumières sur celle qui lui semblait la plus périlleuse. Voici la réponse de Dom Hébrard dont tous nos lecteurs admireront la puissante et habile dialectique. (N. D. L. R. des *Cahiers de l’Amitié de France*).

le Verbe s'est fait chair et Il a habité parmi nous (1).

Il a fondé la Religion. C'est Lui qui a refait, entre Dieu et l'homme, l'unité primitive détruite par le péché.

C'est en sa *Personne* que s'accomplit l'œuvre d'amour. Dieu se penche ; l'homme attiré par Lui se lève, et dans cet embrassement filial et paternel, l'infini et le fini, le Créateur et sa créature, la nature divine et la nature humaine, se lient dans un acte vivant, ineffable, *personnellement* divin.

En Jésus-Christ, Dieu reste Dieu et ne s'absorbe pas dans l'Homme ; l'Homme quelque parfait qu'il puisse être reste lui-même et ne s'évanouit pas en Dieu (2).

Ni l'humilité sans bornes de l'Un, ni l'élévation sans mesure de l'Autre, ne changent leur *nature*.

Le Christ, le Dieu devenu chair, c'est la merveille de la sagesse et de l'Amour.

Dieu et homme ; infini et fini : voilà le miracle, voilà le mystère.

Mais en Lui, dans une indéfectible et vivante unité, l'humanité *coexiste* avec la divinité.

---

(1) Joan. I, 14.
(2) Voir pour toutes ces idées les développements du *Symbole de saint Athanase*.

Telle est la Religion, Dieu et l'homme unis par un amour concret, actif, et en Jésus, infini.

Elle est éternelle : jusqu'à la fin des temps le Christ sera le *Médiateur* (1), c'est-à-dire le lieu et le lien de l'amour entre le Père et l'humanité.

Toute la Grâce d'en haut descend en lui, et *par Lui* rayonne sur tous les siècles et tous les hommes.

Elle attire aussi. C'est *à travers Lui* que Dieu agit sur ceux qu'Il appelle et qu'Il entend s'unir.

Parce que Dieu est charité essentielle, le Christ est seulement son *premier né*. Il doit avoir une *multitude de frères* (2). L'humanité tout entière est destinée à partager son sort filial, en s'unissant à Lui.

Écoutez Saint-Paul. La Grâce a surabondé, dit-il. Et pourquoi? Afin que l'homme qui cherche Dieu devienne *juste*. Remarquez ce beau mot : juste — c'est-à-dire en rapport exact, précis, tel qu'il *doit* être avec le Créateur, sa propre conscience et la création tout entière. Alors l'amour du Père, la Grâce, accomplit en lui son œuvre supérieure : elle règne, dirige, active cette humanité qu'elle penètre ainsi jus-

---

(1) I Tim. II, 5.
(2) Rom. VIII, 29.

qu'aux moelles ; et par le Christ, le Maître nécessaire, la conduit à la vie éternelle : *superabundavit gratia... ut regnet per justitiam in vitam æternam per Jesum Christum Dominum nostrum* (1).

« Par le Christ » ; car alors d'en bas s'opère une poussée vers cet Homme-Dieu dont le puissant appel sollicite les volontés droites sans les violenter.

Quinconque a dit oui, et librement s'est placé dans le rayon lumineux et divin, celui-là monte vers le foyer d'amour et de vie surnaturelle. Par le Christ, par l'Homme-Dieu, il va au Père invinciblement, doucement, attiré (2) en une série d'ascensions successives par tout le bien qui se trouve au plus intime de lui-même vers le Bien infini, sa fin dernière.

Or, remarquez-le : en se donnant ainsi à l'amour qui l'appelle, il se hausse, mais ne se quitte point. La Grâce le fait se déborder, non toutefois se supprimer. En haut il s'infinise, il est sublime ; par sa racine il tient au sol. Il reste terre, pétri du limon où il devra revenir un jour : « O homme souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière » (3).

---

(1) Rom. V. 21.
(2) Joan. XII, 32.
(3) Liturgie des Cendres.

A la lettre, il y a en lui deux hommes : l’homme de la nature et celui de Dieu (1); le sujet de la plaine, celui des sommets. Et l’équilibre ne s’établit entre eux que dans l’obéissance intime, tout entière du dedans, spontanée, amoureuse, *à la loi* qui vient d’en haut, vivante, et discipline tout le donné intérieur.

Mais à celui qui prend cette attitude de « justice », d’union filiale à Dieu dans la dilection fraternelle du Christ, la Religion se révèle alors comme une vie plus puissante (2), insoupçonnée, comme une élévation progressive, comme une exaltation de toutes les énergies, de l’être, du Moi, de *la Personne.* Elle est la vivante harmonie, dans l’ordre établi par le supérieur (3), de la Grâce et de la liberté.

Car il y faut prendre garde : de même que dans le Christ la Religion n’existe que par l’unité opérée, en *la Personne* du fils de Dieu, des deux natures divine et humaine, ainsi dans l’homme, l’ascension d’amour ne peut commencer, se continuer et se parfaire, qui si *la Personne* a su et voulu équilibrer en elle la grâce divine et sa volonté propre. Il a fallu que librement, sans contrainte, elle répondît à l’at-

---

(1) Rom. VII, 14-25.
(2) Joan. X, 10.
(3) Rom. I, 5.

tirant appel. S'harmoniser, pour l'homme, c'est donc se subordonner, se soumettre à la vie supérieure, se renoncer pour monter ([1]), s'adapter et donc se perdre partiellement pour se retrouver en haut, dans cet amour qui vient, se révèle et sollicite, infiniment agrandi.

Se donner pour se transformer, mais non pour se détruire ; se livrer pour participer à une plénitude entrevue vers laquelle on se porte avec une foi sereine, telle est l'œuvre qu'entreprend l'imitateur du Christ, le vrai disciple, celui qui le reconnaît pour *chef* ([2]) et entend demeurer un *membre* fidèle ([3]).

Sous la grâce du Maître, son humanité se purifie, se divinise et, frère du Christ, le voilà devenu réellement, encore que secondairement, par adoption, et dans le Christ, qui demeure toujours le lien nécessaire, l'entre-deux inévitable, « *enfant de Dieu, participant de la nature divine. coopérateur authentique du Tout-Puissant* » ([4]).

*
* *

Telle était l'attitude concrète des Apôtres. En contact direct avec Jésus, ils l'étaient par Lui

---

(1) Math. XVI, 24.
(2) Eph. IV, 15.
(3) Eph. V, 30.
(4) II Pet. I, 4.

avec le Père. « Philippe, qui me voit, voit le Père » ([1]).

Au premier abord la disparition de l’humanité vraie du Christ semble avoir changé le problème de nos rapports avec Dieu. Mais la Religion demeure la même, exactement. Jésus reste présent parmi nous ; l’Église, c’est Lui. Le Pape et les Évêques Le continuent dans le temps et l’espace. Historiquement, authentiquement, ils Le prolongent. Quiconque veut s’unir au Christ *doit* donc s’attacher à eux *d’abord*, pour Le rejoindre. Entre notre conscience d’homme et l’Homme-Dieu, il y a un milieu nécessaire, un fil d’attache. L’Église, indissolublement, est liée au Christ ([2]). Et ce sera toujours ainsi, sans brisure, sans coupure possible. Toute conscience, à toute époque, pourra, par Elle, retrouver Dieu, s’unir à Lui, Lui dire son amour, sa foi, ses espérances. Mais *rien que par Elle* aussi ([3]). Elle est pour chacun le rayon où il faut entrer pour être attiré jusqu’au Fils, jusqu’au Père, pour vivre et pour s’épanouir, religieusement.

Comme le chêne vigoureux, immense, est né du germe obscur, et qui a douloureusement

---

([1]) Joan. XIV, 9.
([2]) Col. I, 18.
([3]) Joan. XIV, 6.

pâti avant de reparaître glorieux à la lumière, ainsi l'Église est née du Christ, Dieu et Homme, souffrant, mourant, ressuscité.

Ses vastes rameaux couvrent aujourd'hui les mondes, abritent l'humanité. En bas ses racines puissantes plongent dans le sol. *Tout* (1) ce que la terre féconde renferme de bon, capable de vibrer, de participer à une vie plus haute, elles l'attirent, afin qu'en haut il soit transformé. Et l'univers entier s'entretient des fruits savoureux, uniques, qu'Elle produit ainsi.

De même que Jésus pour fonder la Religion a dû unir en Lui le Dieu et l'Homme, la chair mortelle et l'Esprit infini, dans une unité indicible et qui déconcerte toutes nos conceptions, de même l'arbre a besoin du sol. L'Église en un sens très vrai, indéniable, sort de l'humaine poussière. Elle est le corps du Christ (2). Chacun des individus dont Elle est constituée est un nouvel Homme-Dieu. Il ne peut l'être que par Elle, puisque seule Elle l'unit au Chef, mais son humanité foncière, en se divinisant sous l'action de la Grâce, ne disparaît point. En Jésus l'Homme et le Dieu, toujours, ont été à la fois *distincts par la nature et un en la Personne.*

(1) *Omnia* traham. Joan. XII, 32.
(2) Col. I, 18.

Lors donc que M. Barrès évoque à nos regards émus l’Église dominant la Colline, lui peut-on faire un grief de nous rappeler que de là-bas, de la carrière, de la plaine, ont été empruntés ses pierres taillées et ses moellons !

*
* *

Attention, va-t-on me dire, si vous n’y prenez garde vous allez être amené, malgré vous, à faire de regrettables concessions aux théories de l’inconscient, de l’immanence, du modernisme !...

Le croyez-vous !... Vous allez bien vite en besogne, ce semble. En vérité, nous nous heurtons aux formules avec une brutalité par trop désespérante. Puis nous nous énervons et nous avons des peurs qui ressemblent à des paniques ! De grâce, conservons dans la discussion des problèmes toute notre sérénité. Hommes de peu de foi, que craignez-vous !... nous dirait Jésus. Ne donnons point par notre vivacité un peu trop trépidante et effarouchée parfois, — à ceux qui nous observent, à ceux qui cherchent aussi — l’impression fâcheuse, et douloureuse, que nous avons peur pour *notre* vérité, et qu’au fond nous ne sommes donc pas très sûrs, en dépit de nos affirmations, qu’elle soit de tout point *la* Vérité.

Des concessions... et pourquoi? L'on n'en fait qu'à ce qui est supérieur, domine, oblige strictement à modifier sa première attitude. Le penseur catholique doit être d'autant moins ému par toutes les erreurs modernes qu'elles sont essentiellement de l'inachevé, des embryons de système, des illogismes fardés avec plus ou moins d'artifice. La synthèse catholique les dépasse, les absorbe et les réduit à leur juste valeur, c'est-à-dire *à rien* quant à leur partie négative. En toute occasion il faut le dire, et surtout le montrer, — afin de ramener à la lumière ceux qui se sont aventurés dans ces sentiers obscurs, — avec des paroles de certitude dilatée, de charité pacifiante.

Acceptons donc, lorsqu'il est possible, les formules de ceux qui pensent *en marge* de l'Église, mais non point *contre* Elle. Il y a une nuance entre ces deux classes d'esprits. Et puis découvrons-leur, s'il est nécessaire, leurs insuffisances, leurs impuissances ou leurs contradictions.

L'Église, nous dit-on, est née de la prairie. Soit. Et pourquoi nous appliquerions-nous à trouver là-dedans une erreur pernicieuse, alors que nous pouvons donner à ces mots un sens authentiquement orthodoxe? La Liturgie ne nous montre-t-elle pas, dans l'hymne admirable de la Dédicace, la nouvelle Jérusalem,

« véritable vision de Paix », qui peu à peu se construit là-haut sur la pierre d'angle ([1]), le Christ !... Les « pierres vivantes » de l'Église céleste sont apportées, taillées, polies par la main de l'Artiste suprême ([2]), et adaptées chacune en son lieu, soutenues par le « fondement » essentiel ([3]). Mais d'où proviennent-elles ces pierres ? Non point du ciel, puisqu'on les y apporte !... Elles sortent d'en bas, de la prairie humaine.

Ainsi l'Église naît de la plaine et lui emprunte ses matériaux. Toutefois Elle ne se construit pas seule, et son apparition n'a rien d'une génération spontanée. La carrière brute de la prairie, c'est l'inertie et c'est la mort. En elle gisent sans doute des puissances en quelque façon infinies, mais incapables de se révéler et de donner leur mesure. Il faut que, *du dehors*, leur vienne le principe d'activité qui les fera surgir du sous-sol, les mettra en pleine lumière. Il faut que l'Esprit « travaille » ([4]) et qu'après avoir fait son choix dans cette masse confuse, il coupe, il tranche, il adapte chacun des blocs élus, pour lui permettre de devenir solidaire

---

([1]) Eph. II, 20.
([2]) Héb. XI, 10.
([3]) I Cor III, 11.
([4]) I Cor. XII, 11.

des autres, de participer à l'édifice de force et de beauté.

Ce n'est pas tout. Là-haut, l'architecte préside, il organise, il a un plan... [1]. Et le monument le suppose et l'exige. Sans lui il n'y aurait rien : c'est Lui *seul* qui a créé, orienté, organisé tout le dynamisme d'où est sorti la merveilleuse Église qui domine le monde, le temps, l'espace.

Et c'est ainsi qu'elle devient une *vision de paix*. Tranquillité dans l'ordre, selon le mot de saint Augustin, elle montre à tous les regards d'en bas *la loi vivante ;* elle manifeste à la plaine la Bonté supérieure et l'Amour vivifiant qui l'ont fait sortir de son chaos, qui ont assuré à chacune des pierres venues de son sein une individualité triomphante, exaltée, par où elle se différencie infiniment de son état premier, pour s'être subordonnée au plan universel d'en haut, pour avoir apporté sa collaboration efficace à l'Esprit créateur.

L'Église née de la prairie !... C'est vrai : Elle est humaine, éminemment, absolument, catholiquement. C'est vers Elle que *doivent* monter, pour s'y achever, s'y parfaire, *toutes* les puissances d'en bas ; c'est en Elle que toutes les douleurs de la vallée des larmes trouveront leur

---

(1) Hébr. XI, 30.

consolation dans l'amour... Humaine et jusqu'à la fin des temps, c'est *sa nature*.

Le Christ est né Lui aussi de la Vierge Marie, Homme véritable et parfait, d'une femme qui fut une vraie femme, pétrie substantiellement de la même argile que nous, infiniment purifiée d'abord par la toute-puissance du Père.

Mais cet Homme était Dieu au milieu des hommes : Emmanuel [1]. Sa naissance avait été l'œuvre du Père céleste et de l'Esprit d'amour [2]. Ceux qui vivaient autour de lui commencèrent par s'étonner que, sous des apparences communes à tous les hommes, Il cachât des puissances de pensée et d'action qui tenaient du prodige : « *Unde huic sapientia haec et virtutes* » [3].

Puis devant son affirmation, *dont sa vie tout entière faisait la preuve* [4], les âmes de bonne volonté durent s'incliner et croire en Lui comme au *Fils de Dieu*, au *Maître* de la vie, au *Précepteur* venu d'en haut, qu'il fallait écouter et suivre pour être dans la Vérité [5].

Comme le Christ qu'Elle représente et continue dans l'histoire, l'Église demeure dans

---

(1) Matt. I, 23.
(2) Luc. I. 35.
(3) Matt. XIII, 54.
(4) Joan. V, 36; X, 38.
(5) Joan, VIII, 12.

l'humanité *le vivant mystère* (1) de la puissance et de l'amour de Dieu. Humaine : on *le voit* assez pour la méconnaître et lui dire des insultes aussitôt qu'un des siens faiblit. Divine : elle *le prouve.* Ce qu'Elle tire d'en bas, le suc humain de la prairie, où Elle plonge ses racines, Elle l'élabore, le transforme, le divinise. Peu à peu l'homme de la plaine devient le Saint de la Colline. La liberté cesse de faiblir, de faire le mal. La nature, par Elle, porte des fruits d'éternité. Et l'homme, sortant de ce monde, s'égale à Dieu dans la béatitude, de cette égalité que crée l'amour, et qui a pour principe premier, nécessaire, indéficient : *la Grâce.*

*
* *

L'Église est née de la prairie. C'est vrai. Mais comment ? Il nous le faudrait dire.

Et puis encore, la prairie d'où vient-elle ? Rien ne vient de rien. Si l'Église, en un sens très vrai, sort de son sein, c'est qu'elle-même est *née de Dieu.*

Et voilà la formule complète.

M. Barrès en a trouvé la première partie. Ce

---

(1) Col. I, 26.
(2) Rom. II, 24.
(3) I. Cor. XIII, 12.

n'est pas peu de chose, pour un homme « du dehors », de voir et — alors que tant de gens méconnaissent sa qualité unique — *d'affirmer* que l'Église est représentative de la plus solide, de la plus pure, de la plus haute humanité.

Cette constatation nous paraît toute naturelle!.. Trop naturelle même. Ne perdons pas un instant de vue, je vous prie, nous chrétiens, qui vivons nos croyances, qui sommes installés comme chez nous à l'intérieur de la Foi, que parler comme Barrès, c'est faire preuve d'une *droiture* d'âme, d'une pénétration d'esprit, d'un amour sincère de *la Vérité,* d'une indépendance des coteries, des pressions pseudo-scientifiques, politiques et autres, que nous devrions, partout où ils se manifestent, saluer avec vénération, comme un hommage rendu à Dieu. Une telle attitude, il faut le souligner, est *éminemment humaine* et n'a rien de commun avec l'égoïsme avéré de tant de prétendus penseurs.

Une aussi noble et radicale sincérité nous confère un droit et nous crée un devoir.

Nous pouvons sans crainte à la fois et sans arrière pensée demander à M. Barrès : « L'Église est née de la prairie. Votre petite phrase de poète soulève un gros problème de philosophie religieuse. Nous ne vous ferons point l'injure de croire que vous ne vous en êtes point aperçu. Comment, à votre avis, *ce fait*

est-il donc possible ? Il vous faut conclure et prendre parti. Que votre pensée s'achève : vous le devez à vous-même et à tous vos lecteurs ».

Et cependant, nous avons de notre côté le devoir de lui faire crédit de tout le temps qu'il estimera nécessaire pour nous donner la poétique et prenante explication que, sans doute, il médite déjà dans le silence ému de sa vie intérieure.

Gardons-nous bien de considérer sa formule comme une formule de combat et de lui trouver — *comme quelques-uns seraient peut-être tentés de le faire* — je ne sais quelle saveur perfide, blasphématoire et *anti*-catholique. Elle est incomplète, c'est entendu. Mais cela ne nous autorise pas à suspecter les intentions de l'auteur de « La Colline inspirée ». En face de cette pensée qui se cherche encore, la seule attitude digne de nous est celle de la sympathie et de la prière, dans l'attente. La communauté chrétienne peut faire des conquêtes, elle le doit, par une ardente supplication d'amour au Père de toutes les grâces, à l'Esprit des lumières, au Christ libérateur. Si nous voulions ne pas l'oublier !

Agir autrement serait d'ailleurs non seulement injuste et contraire à la loi de la Charité, qui est nôtre, mais maladroit aussi, et dange-

reux pour bon nombre de consciences catholiques.

En présence de la formule de Barrès, ceux d'entre les fidèles qui sont cultivés ne se trompent point. Ils n'oublient pas que Jésus a été l'Homme-Dieu, et qu'on n'injuriait point le « Verbe fait chair » alors qu'on lui parlait de « sa Mère et de ses proches » selon la nature et selon le sang.

Mais il en est d'autres, en trop grand nombre, hélas ! pour qui la doctrine manque de précision et n'est guère vivante. Si vous niez *l'interdépendance de fait*, dans l'œuvre de l'Église, dans le salut de l'humanité, *de la liberté et de la Grâce*, sous prétexte de je ne sais quelle exaltation fausse de l'élément divin ; si l'homme ne *collabore* pas avec Dieu, n'est pas *son aide* ([1]), selon les termes de l'Écriture, alors la Grâce fait tout, pratiquement suffit à tout. En quoi ce Christianisme-là diffère-t-il de l'erreur protestante?.. Ainsi vous faussez ces âmes indécises. Vous les conduisez doucement et les enfoncez peu à peu dans je ne sais quel fatalisme mystique, infiniment plus dangereux que toute autre erreur. Vous tuez en elles l'initiative religieuse, vous brisez l'élan intérieur, détruisez

---

([1]) I. Cor. III, 9.

l'amour *personnel* [1] et donc la vertu pratique; vous empêchez que Dieu trouve sa gloire en ces âmes, celle qu'Il attend, et qui a son principe dans *notre liberté,* obéissant par amour filial [2], essentiellement active et *donnante.*

Peut-être est-ce suffisant pour rendre nos jugements moins rapides et pour leur imprimer plus de calme pondération!..

*
* *

Savoir attendre ne comporte pas d'ailleurs que nous restions muets. Sans préjuger de la réponse qui nous sera faite en son heure et sans prétendre à l'influencer, nous devons dire à notre tour — pour ceux qui peut-être « cherchent en gémissant » — *comment la plaine est née de Dieu.*

Parce qu' « Il a fait pour lui toutes choses » [3], le même Créateur a présidé à la naissance de la prairie où s'exaltent toutes les forces inorganiques, végétatives, et à celle de l'Église où la puissance brute s'organise, se lie, se subordonne et s'achève en vivante beauté.

---

(1) *Quidquid praeter teipsum das, nihil curo, quia non quaero datum tuum, sed te.* (Imit., lib. IV, cap. VIII, I.)
(2) Prov. XXIII, 26.
(3) Prov. XVI, 4.

Dominant l'Église et dominant la plaine, leur conférant à chacune leurs fécondités spéciales, surnaturelles et naturelles, se tient le vrai Dieu, le « Père céleste », principe et fin de toutes choses, l'Alpha et l'Oméga [1] de la Pensée, de l'Action, de la Vie. C'est à Lui, toujours et quoi qu'on fasse, qu'on est contraint de revenir. Il est *l'Inévitable*. Et cependant, pour beaucoup, il demeure *l'Inconnu*. Inattention, légèreté, orgueil, mauvaise foi, tout cela en écarte et creuse entre Lui et l'âme d'infranchissables abîmes !.. Mais d'autres l'ignorent encore qui Le cherchent à leur issu. Il est pour eux le Dieu secret de l'âme auquel ils sacrifient, comme les Athéniens du temps de Saint-Paul : *ignoto Deo !..* [2]. Ceux-là finiront par le trouver qui, s'étant une fois engagés sur la route droite de leur pensée loyale et claire, auront assez de force virile pour conduire jusqu'au bout la solution du problème de la vie ; je veux dire : pour ne s'arrêter ni au bas de la côte qui conduit à l'Église perchée sur la Colline, ni même au seuil de l'édifice, mais qui, entrés confiants dans le sanctuaire, marcheront jusqu'au cœur de l'Église, jusqu'au tabernacle où réside *le Christ, le Dieu vivant et personnel.*

---

(1) Apoc. I, 8.
(2) Act. XVII, 23.

Car il n'y a point de solution de continuité entre la prairie et la Colline. De par la grâce du Père, les fossés sont comblés pour ceux qui croient et qui vont. Car la prairie n'a été faite *que* pour la Colline, et pour l'Église, l'humanité (1).

C'est là-haut, dans son resplendissement suprême, que la nature prend son vrai sens, qu'elle découvre sa raison d'être, qu'elle perçoit son but.

La plaine, c'est l'inconscient amorphe, c'est l'anarchie permanente, la sensation, la matière brute, l'inépuisable possibilité d'où peut sortir tout le bien, tout le mal. Pendant qu'au sommet le divin Architecte infuse à cette matière informe l'ordre, la loi, la raison, la vie, la Beauté supérieure et bienfaisante, un mécréant, en bas, qui n'entend ni servir, ni se subordonner, ni solidariser le bloc choisi par lui, le taille en satyre lubrique, en pornographie provoquante, qui fera sombrer plus d'une faiblesse dans la pure animalité !

---

(1) La phrase finale de *La Colline inspirée* n'est-elle point l'affirmation implicite de cet ordre de choses ?... Nous ne voudrions point forcer la pensée de M. Barrès ; mais qu'on veille bien relire, et réfléchir. « *L'Église est née de la prairie, et s'en nourrit perpétuellement, — pour nous en sauver.* » C'est M. B. qui met ainsi ces quatre derniers mots en vedette. Dira-t-on qu'il ignore la valeur *unique* qu'il leur confère ainsi !...

L’Église, au vrai sens du mot, « éduque » la matière humaine. De la sensibilité primitive, des puissances originelles, Elle élimine tout le superflu, tout l’inutile, tout ce qui est *insociable*, contraire à une plus haute humanité. Elle est la preuve vivante que l’individu n’est achevé et puissant que dans la société de ses semblables. L’instinct, sous peine d’être mortel ou tout au moins infécond, a pour loi inéluctable la Raison et l’Amour (1).

Ainsi l’Église qui paraît secondaire dans le temps, subordonnée à la prairie, lui est en réalité antérieure et supérieure. *La prairie est primaire ; l’Église, première.*

L’histoire humaine n’a de sens que dans la Pensée de Dieu, dans l’Église et dans le Christ (2).

La Raison, sous ses trois formes de Vérité et de Beauté, d’Amour des hommes, est le terme de nos puissances sensibles. L’Inconscient n’est qu’un mot, destiné à masquer le vide béant de nos ignorances naturelles. Ce qui domine le monde, ce qui le meut et qui l’explique, c’est *le Verbe.* C’est Lui qui travaille les consciences humaines et toutes les puissances de l’indi-

---

(1) I Cor. XVI, 14 ; I Joan. IV, 21.
(2) Joan. I, 3.

vidu [1], pour les amener à la lumière divine des sommets.

S'Il n'y réussit point toujours, c'est que nos libertés Lui font échec. Appliquons-nous à ne pas l'oublier. Et beaucoup d'âmes en quête du vrai Dieu devraient reconnaître qu'Il ne peut être *autre* que le Dieu du Christ, parce que Lui seulement professe pour *la Personne* humaine un infini respect [2].

* *
*

Ce que nous venons de dire nous ramène à M. Barrès et à la qualité humaine de son âme. Ce poète lyrique, parce qu'il est droit, est un vivant hommage à la Raison et au « Dieu inconnu ».

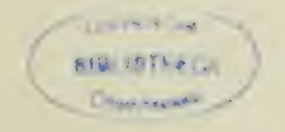
Parce qu'il s'affirme de plus en plus comme un éveilleur vigilant de la conscience française, un défenseur hardi du passé national — inséparable chez nous de la tradition religieuse et catholique — il se différencie de tous ces jongleurs de mots qu'une réclame tyrannique, et trop souvent malhonnête en ses moyens, s'efforce d'imposer comme des Maîtres à l'opinion distraite ou apeurée.

---

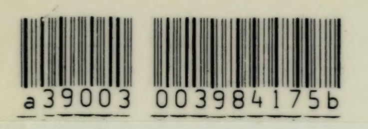
(1) Act. XVII, 28.
(2) Joan. IV, 10.

Tout artiste vrai, sincère, puissant, est *un constructeur*. Il édifie. Son Moi s'organise, se dépense, se sacrifie au service des idées qui grandissent, « éduquent » l'humanité. L'Art supérieur, à son insu peut-être, est la réponse d'une âme droite et bonne au Verbe intérieur et divin, qui l'inonde de sa Lumière, de sa Vérité, de sa Vie créatrice.

8 septembre 1913.



PARIS. — IMPRIMERIE GAUTHIER-VILLARS ET Cie,
53463 Quai des Grands-Augustins, 55.


a39003 003984175b